

## **Rako (Khristian Georgiévitch Rakovsky) 2ème partie : 1923-1941 <sup>1</sup>.**

*CLT, Numéro 18, juin 1984.*

C'est la presse britannique qui est la première à l'annoncer le 6 juillet 1923. Le président du conseil des commissaires du peuple d'Ukraine, l'ami de Trotsky, Rakovsky est nommé ambassadeur à Londres en remplacement de Krassine.

De toute évidence, il s'agit d'une sanction ou plutôt d'une mesure de guerre civile à l'intérieur du parti. La position prise par Rakovsky au XIIe congrès sur la question nationale, les critiques qu'il formule à l'égard de la politique de centralisation bureaucratique et de russification menée par Staline ont décidé ce dernier à l'écartier d'un poste-clé.

Souvent critiqué par Lénine à l'époque de leur collaboration, accusé de mener une politique « *gauchiste* » à la campagne, puis d'« *aventurisme militaire* » quand il avait essayé d'aller au secours de la république hongroise des conseils ouvriers, Rakovsky avait pourtant été maintenu à la barre en Ukraine et c'est à lui que Lénine avait confié le soin de corriger, sans aucune autocritique, ses erreurs personnelles, aussi bien que celles qu'ils avaient commises ensemble. En 1923 cependant, les temps étaient changés. Rakovsky venait de s'opposer de front, ouvertement, au commissaire du peuple aux nationalités et secrétaire général du parti. Le premier, il venait de désigner du doigt les dangers encourus par le pouvoir soviétique du fait de l'étroitesse bureaucratique de l'horizon de dirigeants désormais dévoués à Staline en qui la bureaucratie se reconnaît. L'Opposition de gauche n'était même pas encore organisée que déjà l'un de ceux qui devaient en être l'âme était mis à l'écart et de fait exilé malgré les honneurs. Rakovsky quittait le territoire de l'Union pour aller servir dans la diplomatie.

La décision, en tout cas, remplit d'aise les terroristes blancs qui venaient précisément d'inscrire à leur tableau de chasse le vieux-bolchevik Vorovsky<sup>2</sup>, abattu à Lausanne ? Les archives policières françaises ont conservé la trace des préparatifs pour assassiner Rakovsky auxquels se consacrent, sous l'autorité de Boris Savinkov, l'ex-terroriste S.R., les colonels Hermann et Andreiev, installés à Berlin. L'homme qui doit l'abattre est déjà désigné, la victime suivante également d'ailleurs : c'est Trotsky qui doit tomber après son ami Rakovsky. Les futurs assassins ne se préoccupent pas trop des réactions de l'opinion en Occident : les classes dirigeantes roumaines, dont la haine ne désarme pas, ont en effet fait condamner Rakovsky à mort, le 21 mars 1921, par la cour martiale du 3e corps d'armée siégeant à Bucarest.

### ***Diplomate communiste***

Dans son étude sur les diplomates soviétiques, Trotsky proteste contre l'assertion qui fait de Rakovsky, dans l'opinion, « *un diplomate* », alors que sa véritable profession, « *au sens bourgeois du terme* », fut celle de « *combattant politique* ». Il précise :

---

<sup>1</sup> Nous publions ici la seconde partie de l'étude de Pierre Broué dont la première partie a été publiée dans les Cahiers Léon Trotsky, n° 17, pp. 7-35.

<sup>2</sup> Les assassins de Vorovsky, d'anciens officiers de l'armée tsariste, qui avaient commis le meurtre à Lausanne, furent acquittés par le tribunal suisse qui eut à les juger. La fille de Vorovsky, Nina Vaclavova, fut, avec Sedov, le fils de Trotsky, l'une des animatrices de l'Opposition de gauche dans les rangs des jeunes.

« *Khristian Georgiévitich fut avant tout un écrivain, un organisateur, ensuite un administrateur. Il fut un soldat et l'un des principaux fondateurs de l'Armée rouge. Enfin, et seulement ensuite, vient son activité de diplomate* ». <sup>3</sup>

Il semble d'ailleurs que Rakovsky, qui a excellé dans sa nouvelle profession et pas seulement en portant avec « *bon genre* » hauts-de-forme et culottes de soie, jaquette et habit de soirée, ait proprement détesté ce travail et l'ait considéré, pendant le temps qu'il lui fut assigné, comme un véritable bannissement du champ d'action dans lequel il se retrouvait entièrement, celui du dirigeant révolutionnaire.

Il faut pourtant admettre que Rakovsky fut un grand diplomate, aussi bien du fait de sa personnalité propre, de ses qualités de caractère et d'intelligence en général que de la compréhension qu'il avait du contexte, des objectifs et des moyens de son action. Sur Rakovsky le diplomate, les témoignages convergent, même quand ils émanent d'ennemis politiques. Le vieil amiral Jaurès assure que l'ambassadeur est « *un homme distingué et courtois* » jouissant d'une « *excellente notoriété et d'un réel prestige* ». <sup>4</sup> Le journaliste de *L'Echo de Paris* reconnaît « *une faconde intarissable* » et « *beaucoup d'aplomb* » au « *plus aimable des bolcheviks* », « *ce condottiere du prolétariat* ». <sup>5</sup> Celui de *L'Eclair*, Léon Bailly, est visiblement plus impressionné encore :

« *M. Rakovsky est grand, très mince, vêtu avec élégance. Il paraît avoir une quarantaine d'années. Il a le masque énergique et le menton volontaire, a parfois des mots brusques qui disent que l'homme est habitué à se battre. La bouche au sourire amer et parfois énigmatique est parfois sans lèvres. Le regard se fait tour à tour dur et profond, impénétrable et enveloppant. La voix est sèche et un peu lente. M. Rakovsky parle un français extrêmement pur* ». <sup>6</sup>

L'ami politique qu'est Bernard Lecache ne paraît pas excessif, décrivant cet homme qu'il considère comme « *redoutable* » et « *charmant* » :

« *Rakovsky est un homme que l'on croit bien connaître parce qu'il met une coquetterie quasi-féminine à se laisser deviner. On n'échappe pas à sa séduction qui est souveraine. On n'échappe pas non plus à l'orgueil de se croire, après une demi-heure de conversation, hissé à son niveau. Plus on apprend à l'apprécier cependant, plus on pénètre dans son intimité, et plus on aime à s'effacer devant cette intelligence supérieure, lumineuse même* ». <sup>7</sup>

Tout contribue dans la « *société* » parisienne à nourrir le prestige de Rakovsky, sa réputation de « *séducteur* » — nourrie de confidences calculées qui viennent de milieux bien informés de Moscou <sup>8</sup>—

---

<sup>3</sup> Trotsky, « *Notes* », Houghton Library, bMSRus 13, 3491.

<sup>4</sup> Bulletin de l'A.T.P., 28 septembre 1927.

<sup>5</sup> *L'Echo de Paris*, 20 octobre 1923.

<sup>6</sup> *L'Eclair*, 7 novembre 1924.

<sup>7</sup> B. Lecache, « *La conférence de Gênes et le prolétariat* », *L'Humanité*, 2 juin 1922.

<sup>8</sup> Exemple d'écho de ce genre dans *Liberté* du 14 avril 1922: « *Ce séduisant commissaire du peuple a contracté avec de nombreuses compagnes d'études et d'idéal ce qu'il appelle des demi-unions, sortes de mariages à court terme [...] dont le charme n'est pas contestable [...]. Rien qu'à Gavi de Lavagne, où le tribun a passé plusieurs saisons, il y a trois ou quatre jeunes femmes qui parlent de se venger de cet oublieux séducteur au cœur par trop communiste* ». Pour la source de ces racontars, citons un rapport d'agent contenu dans le dossier « *Rakovsky-Insarov* », daté du 3 novembre 1925. Il y est indiqué que « *dans les milieux soviétiques, on reconnaît son importance comme diplomate, mais on lui adresse de nombreux reproches du point de vue de sa vie privée* ». Le même poursuit : « *On fait ressortir que Rakovsky s'engage trop dans la vie frivole et qu'il abuse des femmes, ce qui, vu sa situation, est dangereux* ».

qui va remuer bien des femmes, les rumeurs sur sa fortune personnelle et la banque scandinave où elle serait déposée,<sup>9</sup> le fait inouï que cet amateur de voyages rapides, n'ait, comme l'écrit Paris-Soir, « *usé que du biplan depuis une année* », son immense culture enfin. Chaque interview, chaque conférence de presse de celui que les journalistes présents à Gênes en 1922 avaient appelé « *le professeur de communisme* » est une véritable leçon d'histoire française : rappel des traditions monarchiques et du rôle de la formule sur la « *protection des chrétiens* » pour couvrir une politique d'expansion au Moyen-Orient, leçons sur la Grande révolution, polémiques victorieuses contre l'historien Aulard sur l'« *expropriation dans le droit bourgeois* », rappel enthousiaste, souvent lyrique, toujours exact, des conditions de la lutte de la France révolutionnaire contre l'Europe d'Ancien Régime coalisée, références à Jean Jaurès... Il faut être Rakovsky pour trouver le ton qui lui permet de répondre à la campagne de Pierre Renaudel pour la libération du S.R. Gotz, qui faisait en URSS une grève de la faim, rappeler les pages de Jaurès sur la défense de la France de la Révolution et de la Commune de Paris, la « *défense de la République* », saluer l'« *esprit noble et de toute probité morale* » qui dirige la répression en URSS, Dzerjinsky, et ajouter cette note personnelle qui est aussi un engagement sans retour:

*« Nous avons tous aussi un peu passé par l'école de la prison et si nous n'étions pas inspirés dans notre gouvernement par des principes nouveaux qui sont aussi dans notre Code — notre expérience propre nous est garante que ce que nous cherchons à respecter avant tout chez le prisonnier politique, c'est son sentiment de dignité personnelle ».*<sup>10</sup>

Ces qualités exceptionnelles, Rakovsky pourtant ne les prend que comme des atouts entre ses mains, des atouts pour gagner les parties qu'il doit jouer au nom de la révolution. Comme tous les révolutionnaires portés au parti bolchevique par le flot de la révolution russe à la rencontre de la révolution mondiale, il ne pouvait évidemment concevoir son rôle propre sous l'angle professionnel de la seule défense des intérêts de puissance de l'Etat qu'il représentait. Il l'écrivait déjà en 1918 :

*« Nous attendrons jusqu'au moment où le prolétariat international rassemblé se lèvera pour combattre le capitalisme international. La République soviétique russe, du seul fait de son existence, jouera alors un rôle historique. Notre tâche à nous est de tenir jusqu'à la révolution internationale ».*<sup>11</sup>

Quelques semaines après la conférence de Gênes, où il avait été le magnifique meneur de jeu de la délégation soviétique et avait habilement arraché, à une délégation allemande hésitante, la signature du traité de Rapallo qui lui apportait pour l'Union soviétique les garanties de développement militaire qu'il jugeait essentielles, il disait :

*« Notre seul problème est de tenir, de ne compter ni sur un prêt, ni sur des crédits [...] Tout dépend intégralement de notre sang-froid, de la compréhension que nous avons qu'il nous faut continuer la lutte et conserver notre état d'esprit de combattants ».*<sup>12</sup>

Il n'est donc pas question de miracle. L'intelligence, l'imagination, les amitiés et le charme de Rakovsky ne sont certes pas inopérants, mais ils ne peuvent désormais permettre de renverser la situation. Le mouvement ouvrier reflue après ses vaines offensives de l'immédiat après-guerre et le début d'une stabilisation économique permet aux puissances capitalistes d'envisager à nouveau la possibilité d'isoler l'U.R.S.S. et même de contre-attaquer sur le terrain économique.

---

<sup>9</sup> Ibidem, rapport du 3 novembre 1925: il s'agit de la Svenska Handelsbank de Copenhague.

<sup>10</sup> Cette lettre, datée du 4 novembre 1925 et adressée à Renaudel, a été publiée dans *Le Quotidien*.

<sup>11</sup> *Izvestia*, 4 août 1918.

<sup>12</sup> « *La conférence de Gênes et le prolétariat* », interview de Rakovsky par Bernard Lecache, *L'Humanité*, 9 juin 1922.

Pourtant, au début, Rakovsky fait merveille. Il y a l'effet de surprise de son intervention : nommé commissaire au peuple adjoint aux affaires étrangères, il est plénipotentiaire à Londres et va traiter avec Londres et Paris des problèmes de la reconnaissance du gouvernement soviétique. Après quelques difficultés avec les gouvernements conservateur anglais et d'« *union nationale* » français, les choses s'arrangent puisque les travaillistes de MacDonald et le « *cartel des gauches* » d'Edouard Herriot arrivent au pouvoir. Grâce à ses relations personnelles avec Arthur Ponsonby, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères britannique et avec Anatole de Monzie, président de la commission de préparation à la reconnaissance, il lève bien des obstacles. Par son audace raisonnée, sa connaissance de la psychologie des hommes politiques, son pari raisonnable sur la victoire électorale des travaillistes, la netteté de la démonstration — qu'il fait publiquement — que les banques britanniques s'intéressent avant tout au rétablissement de la propriété privée et à l'abolition du monopole du commerce extérieur en U.R.S.S., il arrache très rapidement la reconnaissance britannique. Dans les négociations économiques, il marche habilement, car son objectif, dans la perspective politique qu'il a analysée, est d'obtenir un prêt important et à long terme qui aidera l'U.R.S.S. à « *tenir* ». La reconnaissance diplomatique, la signature des accords d'août 1924, sont à mettre à l'actif de celui que Trotsky appelle « *l'ambassadeur de la révolution* ». Et c'est sur son élan, utilisant très habilement, en outre, ses relations de jeunesse parisiennes dans la presse, maniant la rumeur et l'explication rassurante, gagnant la conviction de ses interlocuteurs, qu'il obtient la reconnaissance française.

Pourtant, quand, au mois de novembre 1925, Rakovsky quitte l'ambassade de Londres — cette ville qu'il n'a guère aimée — pour gagner celle de la rue de Grenelle à Paris — où il va se retrouver littéralement chez lui — il sait qu'il ne va pas au-devant d'éclatantes victoires et qu'il lui faudra désormais jouer une défensive serrée. Son principal objectif est d'éviter que se constitue, contre l'U.R.S.S., un nouveau regroupement des puissances européennes, employer la ruse pour diviser et éparpiller les adversaires en les tentant ou en leur faisant craindre d'être devancés. La leçon britannique — le triomphe électoral de la droite conservatrice regroupée sur la base de l'anticommunisme le plus grossier — lui a montré avec quelle facilité la petite bourgeoisie se laisse entraîner dans des croisades contre le prolétariat et des campagnes antisoviétiques. Il en a conclu à la nécessité de surveiller ses paroles, d'éviter les outrances verbales utilisées ensuite par l'ennemi — il interdit au personnel de l'ambassade, sous peine de rappel, le moindre contact avec les membres du P.C.<sup>13</sup> — mais aussi de se dégager du traditionnel secret de la diplomatie en coulisses. A partir du moment où les chancelleries claquent les portes et où les diplomates n'écoutent plus, même quand ils entendent, l'ambassadeur soviétique n'hésite pas à s'adresser directement, notamment dans la presse, aux masses — voire, comme en 1927, aux petits porteurs des « *emprunts russes* » pour leur expliquer comment ils sont en réalité spoliés par la politique de leur propre gouvernement.

Les succès ne sont pas spectaculaires. Bien que l'activité diplomatique de Rakovsky ait considérablement facilité la conclusion de l'accord germano-soviétique d'avril 1926, pièce maîtresse contre l'encerclement redouté, la conférence franco-soviétique ne règle pas la question de l'emprunt et des dettes russes — un règlement auquel Raymond Poincaré était hostile, ce que toute l'activité de Rakovsky démontre à qui sait lire. Pourtant, la campagne de presse qui va bientôt se déchaîner en France contre Rakovsky montre combien le diplomate a su se faire craindre des milieux les plus réactionnaires de la politique et du monde des affaires. Au moment où la révolution chinoise sert de détonateur à l'offensive britannique contre l'U.R.S.S., une véritable campagne de haine se déchaîne à Paris contre Rakovsky. Le signal en est donné par un article du *Temps* du 24 août, vraisemblablement inspiré par Poincaré : l'organe officiel du Grand Capital, commentant les manifestations en faveur de Sacco et Vanzetti, affirme qu'on ne peut à la fois réprimer les communistes en France, ce qui est une nécessité, et conserver des relations avec Moscou. Francis Conte, biographe de Rakovsky, pense que le gouvernement français savait déjà que Rakovsky avait signé la déclaration de l'Opposition russe appelant les soldats des armées capitalistes, en

---

<sup>13</sup> Dossier Rakovsky-Insarov, instruction datée du 20 novembre 1926.

cas de guerre contre l'U.R.S.S., à lutter pour la défaite de leurs gouvernements et passer du côté de l'Armée rouge, une signature qui sera prétexte à la campagne.

On assiste alors en France à une explosion de haine et de mauvaise foi : ne reproche-t-on pas à cet ambassadeur, qui manie les idées, la plume et l'argument, ce qu'on appelle son « *ingérence* », alors qu'on tolère dans toutes les ambassades d'« *honorables correspondants* » dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'abattent pas leurs idées comme cartes sur table ? Depuis plusieurs années, les agents secrets français observaient les tueurs sur la piste de Rakovsky. Tout se passe comme si, soudain, ce que certains appellent aujourd'hui « *la classe politique* », à savoir la classe dirigeante, ses porte-parole, sa presse, s'empressaient de donner une couverture aux assassins de l'ombre. Bien sûr — et Rakovsky ne se prive pas de le souligner — le magnat du pétrole Sir Henry Deterding a puisé dans ses caisses ce qui était nécessaire au soutien de l'enthousiasme patriotique de la presse de droite et de sa défense et illustration de la moralité en politique. Mais cette dernière ne regarde pas de trop près. Dès le 10 janvier 1926, La Victoire, l'hebdomadaire de Gustave Hervé, avait titré sur « *Son Excellence Rakovsky, agent des Boches* », après avoir assuré en 1917 que « *le socialiste roumain était en réalité un israélite bulgare* ». Quand elle revient à la charge, le 7 septembre 1927, sous le titre « *L'Aventurier diplomate* », pour dénoncer « *l'agent des Boches, agitateur et traître* », elle est en bonne compagnie. Le 9 septembre, Liberté assure en manchette que « *M. Rakovsky, ambassadeur à Paris, n'est autre que le terroriste bulgare Stanchev* ». Un important personnage anonyme introduit par M. Hubert Bourgin écrit dans *Le Nouveau Siècle* que Rakovsky est défini par le fait qu'il a collaboré au *Vorwärts* dont on sait, dit-il, l'attitude qu'il eut pendant la guerre.<sup>14</sup> Le Journal des Débats parle aussi de « *l'espion de l'Allemagne* », <sup>15</sup> Dans son livre *Contre le Communisme*, en 1927, le fameux parfumeur-magnat de la presse (et futur mécène des Ligues fascistes) François Coty, du *Figaro*, consacre un chapitre à « *S. ex.M. Kristo Rakowsky* » (pp. 301-313), « *agitateur bulgare tout dévoué aux intérêts allemands, tout imprégné du marxisme pangermaniste* », directeur d'un « *luxueux quotidien* », « *agitateur professionnel* » rassemblant autour de lui « *une pègre de démagogues et de malandrins* », fondateur d'une « *école terroriste à Kharkov* », « *agent servile de l'Allemagne* », « *diplomate de sac et de corde* », représentant, il est vrai, « *une association de malfaiteurs* ». Un anonyme encore plus bas que M. Coty — et ce n'est pas facile — compare Rakovsky à Arsène Lupin, dans Liberté du 6 septembre 1927, parle obscurément de sa « *bamboula avec la valise diplomatique qu'il a filoutée au décrochez-moi ça de Moscou, une valise pleine d'argent volé, d'appels à la désertion ou de faux passeports* » et affirme :

« *Signalement : boit du champagne, fume des havanes, engloutit du caviar, porte un monocle, ressemble à un galant homme comme un sou percé à un louis. Le faux nez de l'honnêteté est le seul qui ne reviendra jamais à M. Rakovsky* ».

Les grands quotidiens font dans le même ton. Le 18 septembre, Le Matin, dont le directeur, Bunau-Varilla, avait déjeuné avec le président du conseil Poincaré avant le début de la campagne contre Rakovsky, <sup>16</sup> réclame l'expulsion immédiate de « *l'ambassadeur de guerre civile* », et L'Echo de Paris, sous la plume de Pierre Taittinger, est presque rafraîchissant quand il demande l'expulsion du « *manager révolutionnaire* » avec cet argument probablement sincère :

« *Il est superflu de démontrer que M. Rakovsky est plus dangereux pour l'ordre social, plus dangereux à lui seul que des milliers d'apaches et de cambrioleurs* ». <sup>17</sup>

---

<sup>14</sup> *Le Nouveau Siècle*, 28 décembre 1926.

<sup>15</sup> *Le Journal des Débats*, 4 octobre 1927.

<sup>16</sup> Dossier Rakovsky-Insarov.

<sup>17</sup> *L'Echo de Paris*, 18 septembre 1927.

Le 7 octobre 1927, le gouvernement français demande officiellement le rappel de l'ambassadeur d'U.R.S.S. Rakovsky, parti de Paris le matin du 16 octobre en voiture, franchit la frontière à Waldwiese le même jour à 14h45<sup>18</sup> en pleine tempête : les cris de joie se mêlent à ceux de la haine triomphante.

La carrière de diplomate de Rakovsky est terminée. A cinquante-quatre ans, il va redevenir militant politique à plein temps. C'était certainement son désir le plus vif. Son départ d'Union soviétique l'avait, depuis 1923, pratiquement mis à l'écart des affaires politiques du parti, du combat de l'Opposition de gauche dont il était. Il n'était certes pas totalement isolé, rencontrant à Paris amis et camarades étrangers, les Max Eastman, Rosmer, Boris Souvarine, les dirigeants du P.C. comme les opposants et les exclus.<sup>19</sup> Il avait des contacts avec l'U.R.S.S. et sur place avec d'autres opposants, Boudou Mdivani, Piatakov, Chliapnikov, Reingold, Préobrajensky, qui furent longtemps en poste à Paris, rencontrait occasionnellement les Solntsev et Perevertsev, organisateurs en 1927 de l'opposition internationale. On sait même qu'au cours de ses trajets de Paris à Moscou il rencontra un ou deux opposants allemands de l'Opposition de Wedding. Politiquement, il était cependant dans une semi-retraite forcée. Loin des centres de décision, il commettait des erreurs d'appréciation regrettables comme de donner — à deux reprises — le feu vert à Max Eastman pour la publication des éléments dont il disposait sur *le Testament* de Lénine, une publication que l'Opposition russe devait considérer comme inopportune, ce qui contraignit Trotsky à des démentis et désaveux aussi retentissants. Certes, la présence de Natalia Sedova, la femme de Trotsky, arrivée à Paris en même temps que Rakovsky à la mi-mars et repartie le 4 octobre, après une cure à La Bourboule, ayant résidé, le reste du temps, à l'ambassade, facilite les choses et lui permet d'être mieux informé. Peut-être rend-elle aussi son retour plus urgent à ses yeux ?

Toujours est-il que, de retour à Moscou après une courte pause à Berlin, auprès de Krestinsky, Khristian Georgiévitich manifeste clairement le caractère définitif de son choix en refusant de remplacer Litvinov à la tête de la délégation soviétique à la conférence sur le désarmement.

### **Dirigeant de l'Opposition**

Panaït Istrati a fait avec Rakovsky le voyage de Moscou sans parvenir à tirer de lui une seule confidence touchant à ses préoccupations de militant du parti. Il n'a pu que relever la pauvreté de son compagnon et l'usure de ses chemises.<sup>20</sup> Il a été également tenu à l'écart de l'entretien que Rakovsky a eu à l'ambassade de Berlin avec Kamenev et Krestinsky et dont ce dernier parlera dans ses « *aveux* » de 1938, au procès, en présence de Rakovsky. Nous pouvons l'imaginer cependant, les trois hommes représentant

---

<sup>18</sup> Rapport du 16 octobre 1927, dossier Rakovsky-Insarov.

<sup>19</sup> . Il y avait à Paris dans le personnel diplomatique et la représentation commerciale nombre d'oppositionnels connus. Citons Chliapnikov, Mdivani, Obolensky-Ossinsky, Aussem, Reingold, Préobrajensky. Nous ne savons pas grand-chose du premier secrétaire, Davtian dont L'Action française assurait qu'il était « *le tchékiste Davydov* », ni des deux autres, Tikhmenov et Pirounian dit Pirounov. Nous ne savons rien non plus des collaborateurs personnels de Rakovsky, venus de Grande-Bretagne avec lui, Robert Bredis, 27 ans, Jan Veider et Jan Fengan, 37 ans, ainsi que le secrétaire-sténographe Vladimir Kronberg, 30 ans. Avec Aleksandra Georgievna se trouvent la fille du couple, Helena, Radu Codreanu (né en 1904), enfant du premier mariage d'Aleksandra Georgievna, leur nièce Liliane. Parmi les nombreux visiteurs russes, mentionnons Slepkov, Pavlovsky, retour de Chine, les diplomates Rosengolz et Kandelaki, le Dr. Semachko, ancien commissaire à la santé, l'ex-S.R. Svertchkov, le journaliste russo-américain Waldo Cahan, l'ancien attaché militaire du tsar, le colonel-comte Ignatiev. Parmi les visiteurs français, les communistes sont nombreux : Marcel Cachin, Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier, Charles Rappoport, Marcel Maizière (dont la femme travaille à l'ambassade), Renan Radi, comptable de la délégation, Georges Altman, gérant du journal bolchevique de Paris. Parmi les « *officiels* » du « *tout-Paris* », émergent Anatole de Monzie, Edouard Herriot, Daladier, Yvon Delbos, Philippe Berthelot, Alexis Léger, Jules Moch, André Citroën. On entrevoit Elsa Triolet.

<sup>20</sup> Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme* (10/18), p. 66.

alors en gros les positions selon lesquelles les oppositionnels de la vieille garde bolchevique allaient se diviser : partisans de la capitulation avant l'exclusion, comme Krestinsky, de la capitulation pour la réintégration, comme Kamenev, de la résistance enfin, comme Rakovsky.

Il est à Moscou quand s'ouvre le plénum du C.C. et il n'est même pas autorisé à prendre la parole sur la double question de la proposition d'exclure du parti Trotsky et Zinoviev et sur sa propre expulsion de France. Il envoie donc le texte de son intervention au Bulletin de discussion. Sa responsabilité est lourde désormais : Trotsky exclu, c'est lui le porte-parole de la fraction « *trotskyiste* » de l'Opposition encore unifiée où Kamenev a remplacé Zinoviev exclu. Il se jette dans la mêlée et repart presque immédiatement en Ukraine où les partisans de Trotsky ont des positions solides et où il est lui-même très populaire dans les rangs du parti. L'opposition y est dirigée par un de ses anciens collaborateurs, un Ukrainien authentique, Iouri Kotzioubinsky <sup>21</sup> dont il avait dans les années vingt fait le représentant de l'Ukraine à Vienne. Pour ce qui est de se battre, il est servi. Il y a parfois des foules pour venir l'écouter : 4 000 personnes, par exemple, au combinat général d'électricité de Kharkov le 8 novembre. Il a choisi de parler dans les centres à solides noyaux oppositionnels, Kharkov, Dniepropetrovsk. Mais l'appareil stalinien, à défaut de le museler, empêche qu'on l'entende et terrorise ses auditoires. A une époque où il n'y a pas de sonorisation et dans des conditions où, de toute façon, l'appareil pourrait la couper, les hommes de main huant, hurlant, sifflant, tapant des pieds, couvrent la voix de l'orateur, terrorisent le militant moyen qui mesure les risques à prendre. Rakovsky — selon Kaganovitch <sup>22</sup> qu'il n'a pas démenti — aurait qualifié ces méthodes de « *social-fascistes* » et continué de se battre avec des ambitions réduites puisqu'il est souvent empêché et que seuls voteront pour l'Opposition ceux qui connaissent déjà ses positions et étaient décidés à le faire en pleine conscience des risques encourus. C'est un succès que la grève de deux jours d'une usine de Kharkov protestant parce qu'on l'a empêché de parler. <sup>23</sup>

Rakovsky termine sa tournée ukrainienne le 15 novembre et retourne à Moscou pour l'enterrement de Joffé, vieux militant qui a voulu donner à son suicide le sens d'une protestation militante. Il y parle de sa voix « *polie* », écrit Pierre Naville, <sup>24</sup> juste après Trotsky et c'est pour l'un et l'autre leur dernier discours en U.R.S.S. Pierre Pascal note : « *Trotsky est très applaudi. Rakovsky le surpasse encore* ». <sup>25</sup>

Commence alors pour Rakovsky la dure épreuve du XVe congrès au terme duquel Zinoviev et Kamenev ont pris le parti de capituler. Rakovsky prend la tête des irréductibles, rédige, avec Smilga, Mouralov et Radek, une déclaration pondérée, destinée à ébranler les rangs zinoviévistes. Il est exclu du parti le 18 décembre, révoqué de son poste de vice-commissaire du peuple le 30. Il travaille quelque temps à l'Institut Marx-Engels. Le 17 janvier, le G.P.U. le garde plusieurs heures à l'appartement de Trotsky d'où ce dernier vient d'être enlevé de force.

Le 20 janvier 1928, à la suite de Trotsky, envoyé à Alma-Ata, Rakovsky est à son tour envoyé en exil. Est-ce parce qu'il a plaidé auprès des dirigeants pour que Trotsky ne soit pas exilé à Astrakhan, qu'il juge trop malsain, qu'il y est lui-même envoyé ? L'hypothèse est plus que plausible, probable. Rakovsky est certainement, dès cette époque, l'un des hommes les plus haïs des bureaucrates au pouvoir et les causes en sont plus profondes qu'un simple antagonisme politique.

---

<sup>21</sup> Iouri M. Kotzioubinsky (1895-1937 ou 38), fils d'écrivain, membre du parti en 1913, Garde rouge en octobre 1917, chef de l'Armée rouge ukrainienne en 1918. Membre de l'Opposition de gauche, il avait capitulé en 1928, fut à nouveau arrêté. Il a été vu à Vorkouta en 1938 bien que la date de sa mort soit officiellement 1937.

<sup>22</sup> Les indications que nous suivons ici sont celles que l'on peut extraire — avec prudence — de l'intervention-réquisitoire du stalinien Kaganovitch au XVe congrès du P.C. (b), *Piatnadsatii S'ezd V.K.P. (b)*, notamment pp. 152-153.

<sup>23</sup> Pierre Pascal, *Russie 1917*, p. 255.

<sup>24</sup> Pierre Naville, *Trotsky vivant*, p. 23.

<sup>25</sup> Pierre Pascal, *op. cit.*, p. 266.

Evoquant les années du début de la guerre civile, Trotsky, en 1932, trace un portrait de Rakovsky :

*« Lorsque les Rakovsky sont arrivés de Kharkov à Moscou, la langue que nous parlions à table, chez nous au Kremlin, était le français, du fait, je pense, de la présence de Rakovsky, qui le connaissait mieux que nous tous. Imperceptiblement et légèrement il lançait le mot nécessaire à celui qui ne trouvait pas, et venait gaiement et facilement en aide à celui qui s'embrouillait dans les subjonctifs et la syntaxe. Les repas en compagnie de Rakovsky étaient de véritables fêtes, même si les conditions ne s'y prêtaient pas. Sa sociabilité et son esprit d'observation faisaient son personnage. A l'époque où ma femme et moi vivions de façon très renfermée, Rakovsky, au contraire, rencontrait beaucoup de monde, s'intéressait à tous, écoutait chacun, retenait tout. De ses ennemis les plus invétérés et les plus mauvais, il parlait avec un sourire, en plaisantant, plein d'humanité. A l'inflexibilité du révolutionnaire s'alliait un inépuisable optimisme ».*<sup>26</sup>

C'est dans ce qui était l'essence même de l'homme Rakovsky que plongent les racines de la haine que lui portent les bureaucrates, ce que Trotsky explique :

*« En même temps, il ne se fondait complètement ni dans le milieu environnant ni dans son propre travail; il demeurait lui-même, non pas un barbare qui s'éveille, mais un véritable Européen. Si les masses se reconnaissaient en lui, les chefs bureaucrates à demi-éduqués éprouvaient à son égard une demi-hostilité envieuse, comme à l'égard d'un « aristocrate » de l'esprit. Tel est le fondement psychologique de la lutte contre Rakovsky et de la haine particulière contre lui ».*<sup>27</sup>

Mais c'est la personnalité même de Rakovsky qui fait de lui précisément un des chefs de file de l'Opposition. Ce citoyen du monde, combattant de tant de pays, « fondateur de l'Internationale », comme il le rappelle fièrement dans sa correspondance de déporté, n'est pas venu vivre en Russie soviétique pour y jouir des privilèges matériels d'un bureaucrate alors que sa fortune personnelle lui aurait assuré tout le luxe imaginable. Il n'est pas venu pour accréditer la thèse de la « construction du socialisme » dans la seule Union soviétique, alors qu'il combattait depuis son enfance pour une révolution mondiale. Cet homme venu tard au bolchevisme l'avait rallié parce qu'il incarnait la jeunesse de la révolution européenne et ses premières étapes victorieuses. Les bureaucrates n'avaient vraiment pas la moindre chance de le séduire.

Ils ne semblent pas y avoir songé. A Astrakhan, Rakovsky loge à l'hôtel Kommounalnaia Goslinitza, où il occupe une petite chambre dans laquelle un paravent dissimule le lit et le lavabo et où s'entassent des malles, bourrées de documents qu'il a été autorisé à emporter et de livres qu'il a pu choisir. Panaït Istrati, qui a passé huit jours près de lui et logé dans le même hôtel, qu'il dit « plein de punaises » — ce que Rakovsky conteste — l'a trouvé « gros, enflé, mou », s'indigne que « cet homme à guerroyer » puisse en être réduit à se consacrer à la préparation d'une *Vie de Saint-Simon*. Par un geste de courtoisie à l'égard de l'écrivain roumain, les autorités locales autorisent les touristes à visiter la région en compagnie de Rakovsky. Istrati commente : « Et nous voici officiellement admis dans l'intimité du grand proscrit, qui transforme notre séjour dans ce cloaque pestilentiel en une joie de toutes les minutes ».<sup>28</sup>

On saisit ici la profondeur des divergences d'orientation entre les témoins en fonction de leur moral et de leurs convictions. Istrati, démoralisé, admet que Rakovsky est « convaincu » et qu'il est « toujours prêt à se battre », mais avoue qu'il ne sait pas de quoi il est en réalité convaincu et pour quelle cause il est prêt à se battre. Il l'appelle « le désailé ». Trotsky, lui, partage les convictions, les objectifs du combat

---

<sup>26</sup> Trotsky, « Notes »

<sup>27</sup> Ibidem.

<sup>28</sup> Istrati, op. cit., p. 131.



de son vieil ami Rakovsky. Il pense, pour sa part, que la vie de Rakovsky n'a jamais été aussi active que pendant sa déportation et ajoute qu'elle n'aura peut-être « *jamais été aussi féconde* ». <sup>29</sup>

A peine arrivé à Astrakhan, Rakovsky y trouve un emploi comme « *spécialiste-économiste* » à la commission régionale du plan avec un salaire de 180 roubles. Il quitte l'hôtel, s'installe dans un appartement avec sa femme, qui vient le rejoindre, échappe, dans une large mesure désormais, à la curiosité de ceux qui veulent approcher un homme considéré comme encore dans les allées du pouvoir et que l'on vient solliciter. Sa nouvelle « *spécialité* », qui l'amène à compléter une formation théorique, le conduit rapidement à des études et projets en matière d'instruction et de santé, à des propositions concrètes dont certaines sont appréciées et retenues par les dirigeants régionaux. En même temps il décide de se consacrer à une activité intellectuelle qu'il considère comme un remède aux maux dont il pourrait souffrir en déportation. Il a emporté Don Quichotte, les œuvres de Dickens — en anglais —, tout ce qu'il ne connaît pas très bien dans la littérature soviétique, comme le roman de Babel, *Cavalerie rouge*, mais aussi Ovide. Il lit la presse soviétique et des journaux étrangers — journaux allemands qu'il envoie à Trotsky, mais aussi *L'Humanité* que lui envoient les Rosmer. Il décide d'aller au cinéma trois fois par semaine — il y renoncera du fait de l'émotion et de la curiosité que suscitent ses apparitions en public — et au théâtre, régulièrement. Il met enfin en chantier des travaux de recherche qui ont, semble-t-il, tous abouti dans les années suivantes : une biographie de Saint-Simon, les premières notes qui serviront de base à ses Mémoires, les premières études qui lui permettront de composer *L'Histoire de la guerre civile en Ukraine*. Enfin, il participe activement aux échanges de correspondance entre déportés communistes anxieux de dresser le bilan de cette décennie qui les a conduits au pouvoir, à la prison et à l'exil. Ses lettres — et particulièrement ses lettres à Trotsky — sont des documents exceptionnels, dont on ne connaissait jusqu'à présent que sa « *lettre à Valentinov* », rédigée du 2 au 6 août 1928, parfois connue sous le titre « *Les dangers professionnels du pouvoir* ». <sup>30</sup>

Depuis plusieurs années, on peut noter que ce texte de Rakovsky est utilisé ici ou là pour l'opposer à Trotsky, dans la mesure où il caractérise la bureaucratie comme une « *classe* » et tend à faire de la « *bureaucratisation* » une sorte de loi des périodes post-révolutionnaires. Sur ce point, nous publions des textes et souhaitons que le lecteur se forme sa propre opinion. Indiquons seulement qu'il nous apparaît que Rakovsky met certes l'accent sur des aspects différents de ceux que souligne Trotsky et, par exemple, attache une grande importance, en tant que facteur autonome de dégénérescence du parti, à son « *régime* », l'étouffement de la démocratie dans ses rangs, la dictature de l'appareil. Mais sur ce point, en 1928, Trotsky ne voit aucune contradiction avec ses propres positions ; mieux, il considère les remarques de Rakovsky comme des corrections justifiées. C'est ainsi par exemple qu'il écrit le 2 juin 1928 :

« *Je n'ai que trop insuffisamment traité de la question des méthodes de direction — dans le parti, l'Etat, les syndicats. C'est à très juste titre souligné par le camarade Rakovsky dans une lettre que j'ai reçue hier. Rakovsky avance l'idée qu'une ligne politique juste est inconcevable sans des méthodes justes pour l'élaborer et l'appliquer* ». <sup>31</sup>

En octobre 1928, Rakovsky est transféré d'Astrakhan à Saratov, dont le climat est beaucoup plus clément pour un cardiaque. Sa femme a multiplié les démarches et essuyé bien des avanies avant d'aboutir : il semble que la décision favorable ait été finalement obtenue sur l'intervention de Krestinsky qui le paiera très cher, dix ans plus tard. L'adaptation de Rakovsky est rapide. Louis Fischer, qui obtint la permission de lui rendre visite, dans le cadre de la préparation de son livre *Les Soviets dans les affaires mondiales*, trace de la vie de l'exilé, dans *Men and Politics*, <sup>32</sup> un tableau infiniment moins sombre que celui qu'avait laissé Istrati du séjour à Astrakhan. Dans le principal hôtel de la ville où, avec sa femme, il occupe deux pièces contiguës, l'exilé semble avoir énormément travaillé : il a terminé non seulement sa *Vie de Saint-*

---

<sup>29</sup> Trotsky, « *Notes* » ...

<sup>30</sup> Reproduite ci-dessous, page 81-95.

<sup>31</sup> Lettre circulaire du 2 juin 1928, Houghton, bMSRus 13, 1613.

<sup>32</sup> Louis Fischer, *Men and Politics. An Antobiography*, pp. 131-133.

*Simon*, mais ses *Mémoires* et son *Histoire de la guerre civile en Ukraine*. Surtout, il joue un rôle déterminant dans la vie de l'Opposition, en particulier en enrayant la panique qui semble près de l'emporter un moment après la capitulation des « trois » — dirigeants historiques de l'Opposition de gauche —, Préobrajensky, Radek et Smilga en juillet 1929.<sup>33</sup>

Sur la base de thèses qui analysent la situation et caractérisent les « capitulards », il rédige une « déclaration » conciliante dans la forme (l'Opposition se déclare prête à abandonner toute activité fractionnelle) afin de faire démontrer par l'appareil qu'il n'y a d'autre alternative que la résistance ou la capitulation sans condition.<sup>34</sup> Un autre groupe d'anciens lui échappe certes et accompagne Ivan Nikititch Smirnov dans une capitulation, moins déshonorante, il est vrai, que celle des trois.<sup>35</sup> Mais il arrête la débandade, rassemble les cadres plus jeunes. Fort de l'appui que Trotsky lui fait parvenir en septembre, il s'affirme comme le rassembleur des irréductibles dans la lutte pour le « redressement » du parti. Les critiques ne manquent pas, surtout à gauche, mais, toujours ouvert à la discussion et ferme sur les principes, Rakovsky maintient sa ligne et l'autorité qui fait de lui le porte-parole, comme en octobre, où il dénonce l'erreur de la collectivisation forcée.

La colère de la bureaucratie — qui a, elle, parfaitement compris la portée de la déclaration du 22 août, à partir de laquelle l'Opposition a pu se ressaisir — se traduit par des représailles et tout d'abord le transfert brutal de Rakovsky, à l'entrée de l'hiver, vers des conditions climatiques épouvantables, mortellement dangereuses pour un cardiaque, à Barnaoul. Il y tient bon cependant, prépare un projet de déclaration que le G.P.U. lui confisque, réussit en avril 1930 à rédiger et à faire circuler un texte que d'autres anciens vont signer, militants liés à Trotsky dans l'Armée rouge, mais aussi ses proches compagnons d'armes à lui, Mouralov, Kasparova, Griinstein, Aussem,<sup>36</sup> entre autres. A l'été 1930, il rédige un texte que Trotsky ne recevra qu'une année plus tard. Sous le titre « *Au congrès et dans le pays* », c'est une étude des problèmes économiques de l'U.R.S.S. appelée à faire date.<sup>37</sup>

L'Opposition de gauche, constituée dans la période des concessions de Staline à la « droite » et aux koulaks, doit maintenant expliquer la signification de la nouvelle politique stalinienne. Car l'industrialisation à outrance et la collectivisation forcée ne constituent pas, comme elle l'a cru d'abord, une simple manœuvre. Rakovsky, dans une recherche d'autant plus remarquable qu'il n'a que très peu de documents à sa disposition, décrit l'état catastrophique de l'économie soviétique, la fuite en avant qui constitue le seul fondement théorique du « tournant à gauche », le coût exorbitant de cette politique, l'épuisement des réserves, l'accélération des rythmes du travail, l'appauvrissement des campagnes... Dans un article récent, R.W. Davies, dressant le bilan du travail de Rakovsky, relève l'insuffisance de quelques analyses, la pertinence de bien d'autres et conclut :

*« La crise économique diagnostiquée par Rakovsky dans son article se révéla profonde et durable. Mais le progrès industriel fut bien plus important, la dictature politique bien plus puissante, impitoyable et*

---

<sup>33</sup> Voir P. Broué, « *Les Trotskystes en U.R.S.S., 1929-1939* », Cahiers Léon Trotsky, n° 6.

<sup>34</sup> Ibidem. Voir le texte de Rakovsky, Kossior et Okoudjava « *Déclaration au comité central et à la C.C.C.* », 22 août 1929, pp. 79-86.

<sup>35</sup> Ibidem. I.N. Smirnov et M.S. Bogouslavsky, « *Déclaration au C.C. et à la C.G.C.* », 27 octobre 1929, pp. 87-89.

<sup>36</sup> Ibidem. Rakovsky, Kossior, Mouralov, Kasparova, « *Déclaration en vue du XVIe congrès du P.C. (b)*, 12 avril 1930, pp. 90-103. Kasparova et Grünstein avaient été parmi les principaux responsables de l'administration politique de l'Armée rouge que Rako avait dirigée, et Aussem, son proche collaborateur en Ukraine et en France.

<sup>37</sup> Cf. pp. 96-123.

*permanente et les coûts en vies humaines furent bien plus élevées que ne l'avaient pensé Rakovsky ou qui que ce soit d'autre* ». <sup>38</sup>

C'est là le dernier texte de Rako qui soit sorti d'U.R.S.S. Mais ce n'est pas le dernier qu'il ait écrit. Le déporté de Barnaoul est un homme si important — en lui-même et par ce qu'il représente — que la bureaucratie tente encore de polémiquer et un article de Molotov dans *Bolchevik*, donne des citations de textes dont on peut penser qu'il les avait adressés au comité central. <sup>39</sup> On sait aussi qu'en 1930, Rako a proposé de lancer le mot d'ordre d'un comité central tripartite, staliniens-droitiers-Opposition de gauche, une proposition qui souleva de nombreuses critiques « *de gauche* » mais qui fut entièrement approuvée par Trotsky. Des cartes d'Aleksandra Georgievna apportent des informations de Barnaoul, le récit voilé d'une perquisition, l'attente de l'arrestation et de la prison, une description de dures conditions matérielles, des bulletins de santé succincts. En 1932, Trotsky écrit dans ses « *Notes* » :

*« La haine mortelle (de la bureaucratie) contre Rakovsky provient de ce qu'il place la responsabilité pour les tâches historiques de la révolution au-dessus du destin de la bureaucratie. Les théoriciens de la bureaucratie, eux, ne parlent que d'ouvriers et de paysans : le gigantesque appareil administratif n'existe absolument pas dans les points de vue officiels. Quiconque prononce le mot même de bureaucratie devient l'ennemi. Ainsi Rakovsky, de Kharkov, a été expédié à Londres, puis à Paris, et, à son retour, envoyé en exil à Astrakhan, puis Barnaoul [...] Rakovsky a passé plus de cinq ans à Barnaoul, dans les montagnes de l'Altai, en compagnie de sa femme, son inséparable compagne de voyage. Ce méridional au cœur fatigué, cet homme originaire de la péninsule des Balkans, ne supportait pas cet hiver rigoureux où le froid pouvait atteindre 45 à 60° au-dessous de zéro. Les amis de Rakovsky — et même ses adversaires loyaux qui avaient avec lui des relations amicales — demandèrent son transfert vers le Sud, dans un climat moins rude [...] Les autorités de Moscou refusèrent catégoriquement. Rakovsky est demeuré à Barnaoul, luttant contre l'hiver, attendant l'été, retrouvant l'hiver* ». <sup>40</sup>

Année après année, pourtant, l'étau se resserre et la voix de Rako cesse de parvenir à l'extérieur, puis à l'intérieur même des isolateurs où elle n'avait cessé de se faire entendre. Après un long, très long silence,

---

<sup>38</sup> R.W. Davies, introduction à « *The Five Years Plan in Crisis* », traduction anglaise du texte en question, Critique, n° 13, p. 12.

<sup>39</sup> Citons-en deux passages : « *Ce qui se met en place derrière la fiction du propriétaire kolkhozien, ce sont des relations qui restent très en deçà de ce que nous voyons aujourd'hui dans les kolkhozes. Le problème, c'est que les kolkhoziens ne travailleront pas pour eux-mêmes. Qu'est-ce qui va fleurir, pousser, se développer sans trêve dans les kolkhozes ? C'est la nouvelle bureaucratie kolkhozienne. Nous verrons des bureaucrates en tout genre. Création de l'imagination bureaucratique [...] les kolkhozes, qui réunissent sous un même toit toutes les couches de la paysannerie à l'exception des koulaks avérés, seront enserrés de toutes parts dans les cercles de fer de l'appareil bureaucratique. Les kolkhozes connaîtront une pénurie générale, mais elle sera largement compensée en fonctionnaires et agents de la sécurité — officiels ou secrets. Cela confirme une fois encore que le socialisme bureaucratique en vient à produire des bureaucrates et que la société socialiste, à laquelle nous sommes déjà arrivés, comme l'assurent les gratte-papiers officiels, sera le règne des bureaucrates* »\_ Et ce cri d'indignation de vieux révolutionnaire : « *Comment est-il possible que notre pouvoir prolétarien ait pu édicter une loi enchaînant à leur kolkhoze le paysan pauvre et le paysan moyen et faisant obligation à notre milice rouge d'arrêter ceux qui se sont enfuis pour les ramener à leur lieu de résidence ?* » (Bolchevik, n° 7, 1930, pp. 18-19). Notons que ce sont ces deux passages, cités par Molotov dans *Bolchevik*, qui constituent les seules lignes de Rakovsky oppositionnel dans l'article qui lui est consacré par la revue Samizdat *Polititcheskii Dnevnik* (avril 1965, n° 7). Regrettons seulement que le lecteur soviétique puisse avoir, à la lecture, le sentiment que Rakovsky, en 1930, écrivait encore dans Bolchevik...

<sup>40</sup> Trotsky, « *Notes* »...

le bruit de sa mort se répand. Trotsky et ses camarades se mobilisent, pressent les diplomates soviétiques de questions dans le monde entier et un peu de vérité finit par filtrer. Trotsky écrit :

*« L'agence Reuter à Moscou indique que Rakovsky est médecin en Iakoutie. Si cette information est exacte, cela signifie non seulement que Rakovsky est vivant, mais qu'il a été transféré de la lointaine et froide ville de Barnaoul encore plus loin vers le cercle polaire [...] Ses amis pensent que Rakovsky doit vivre sous un climat chaud, à cause de son cœur fragile ? Qu'il aille faire de la médecine au-delà du cercle polaire ! Cette décision porte l'empreinte personnelle de Staline. Il ne peut y avoir là-dessus aucun doute. Nous savons en tout cas à présent que Rakovsky n'est pas mort. Mais nous savons aussi que la déportation en Iakoutie est une condamnation à mort. Et Staline le sait encore mieux que nous ».*<sup>41</sup>

Puis le silence s'installe à nouveau. Rien ne perce désormais de la vie de l'exilé et de sa compagne. Sedov, particulièrement alarmé, organise un « voyage » spécial pour tenter de découvrir la vérité. Finalement on aura quelques indices par la famille d'Aleksandra en Occident. Il semble que le vieux militant indomptable ait compris que Staline voulait l'enterrer vivant et ait décidé de jouer son va-tout dans une tentative d'évasion par la Mongolie extérieure : grièvement blessé, repris, il a été transféré et soigné dans un hôpital de Moscou, interrogé, puis... déporté de nouveau, à Iakoutsk ou l'on ne sait où: Trotsky en a confirmation par une lettre de Moscou et par une visite de Van et Pierre Frank au fils de Gorky, en cours d'escale à Constantinople.<sup>42</sup> Ce silence dure jusqu'en 1934, plus d'une année après l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'interruption définitive des relations entre Sedov et ses camarades restés actifs en Union soviétique.

### **Un Mort vivant**

C'est le 7 février 1934 que Rakovsky, dans un télégramme qui paraît dans Izvestia du 23, déclare que ses « désaccords anciens avec le parti ont perdu leur signification devant la montée de la réaction internationale dirigée en dernière analyse contre la révolution d'Octobre ». Capitulation plus digne que d'autres ? Sans doute, mais capitulation tout de même. Parti de plus loin, Rakovsky va pourtant finir comme tous les vieux révolutionnaires brisés avant lui par la police totalitaire.<sup>43</sup>

En 1934, on a encore des égards avec lui, bien que les effets de sa propre capitulation aient été plutôt limités, en dehors, bien sûr, du fait que L.S. Sosnovsky l'a imité. C'est Kaganovitch qui le reçoit à Moscou. On lui accorde deux mois de repos et la cure dont il a besoin depuis sept ans avant de le nommer commissaire du peuple adjoint à la santé où il aura entre autres la responsabilité de la recherche médicale. On l'envoie même au Japon à la tête d'une mission de la Croix Rouge en septembre — sans sa femme, restée en U.R.S.S., il est vrai. A son retour, une sérieuse alerte cardiaque lui vaut quatre mois d'hôpital. C'est pendant qu'on le soigne que l'assassinat de Kirov ouvre la période de la terreur. On peut

---

<sup>41</sup> Ibidem.

<sup>42</sup> Les deux documents sont dans la partie non encore classée dans les archives de la Hoover.

<sup>43</sup> On connaît bien les réactions de Trotsky, exprimées dans trois articles successifs, « *Le véritable sens de la déclaration de Rakovsky* » (21 février 1934), « *Que signifie la déclaration de Rakovsky* » (31 mars 1934) et « *Derrière la capitulation de Rakovsky* » (19 avril 1934) qui ont été publiés dans Oeuvres 3, respectivement pp. 237-238, 303-310, 326-327. La réaction de Léon Sedov, dans un rapport adressé au S.I. en mars 1934 mérite d'être citée : « *Ne connaissant pas notre politique, nos appréciations, nos critiques, nos perspectives, perdant définitivement la foi dans les possibilités révolutionnaires de l'I.C. et n'ayant aucune autre perspective — celle de la IVe Internationale — Rakovsky, avec un sentiment de désespoir, envoie son télégramme [...] Si Rakovsky trouve quand même des partisans, il ne faudra pas s'en étonner. Il faut plutôt s'étonner que les bolcheviks russes tiennent encore, car « tenir », en U.R.S.S. maintenant, signifie non pas lutter, non pas vivre avec une perspective révolutionnaire, mais se sacrifier passivement au nom de l'avenir, au nom de la continuité historique de l'internationalisme révolutionnaire ».*

seulement imaginer les énormes pressions qui ont dû s'exercer sur lui pour qu'il ait accepté — mais a-t-il « *accepté* » ? — de signer le texte abject publié par la Pravda du 22 août 1936 réclamant la peine de mort pour les accusés du procès des seize, clamant « *un sentiment de honte aiguë pour (son) ancienne adhésion* » à une opposition dont le texte affirme que « *les chefs se sont transformés en contre-révolutionnaires criminels et assassins* ».

Rien pourtant ne pouvait désormais le sauver, pas même de signer des textes qu'il ne prenait sans doute pas la peine de lire. On a su par Louis Fischer que le G.P.U., en décembre 1936, avait effectué chez lui une perquisition, le laissant sans nourriture ni repos pendant dix-huit heures consécutives. On le laisse mijoter longuement dans sa peur pour finalement l'arrêter au début de l'hiver 1937. Il résiste pendant huit mois encore, refusant de faire les aveux infâmants qu'exigent ses tortionnaires. Puis il cède et c'est un homme méconnaissable, sous une longue barbe qui contribue à son allure de vieillard épuisé, qui comparait au troisième procès de Moscou aux côtés de Boukharine, longtemps son adversaire politique, et d'Iagoda, le chef de cette police qui le persécuta... Là, sous les coups de knout du procureur, l'ancien menchevik Vychinsky, le vieux révolutionnaire se reconnaît comploteur et espion, saboteur et criminel. Il a pourtant des sursauts, relevant la tête, durant quelques minutes le procureur et réussissant à parler le langage de l'histoire et de la politique au lieu de celui du droit commun. La fureur du procureur ainsi joué prouve la crainte que Rakovsky inspirait à l'homme qui édictait les sentences du Kremlin : les rumeurs des conspirations de palais n'avaient-elles pas fait de lui en 1932-1933 un possible « *successeur* » ? <sup>44</sup>

C'est vraisemblablement pour tenir compte des relations personnelles de Rakovsky dans l'Europe entière, de l'estime dont il jouissait en dehors des frontières de l'U.R.S.S. que Staline décida finalement de l'« *épargner* » en ne le condamnant qu'à vingt-six ans de prison. On n'ose imaginer ce que fut le calvaire du vieil homme livré à la persécution organisée des prisonniers de droit commun. Selon des informations en forme de rumeurs persistantes parvenues en Occident vers la fin de la guerre, Khristian Georgievitch fut fusillé en 1941, à l'époque où l'Armée rouge, dont il avait été l'un des créateurs, semblait s'effondrer sous les coups des blindés allemands s'ouvrant la route de Moscou.

Pour se maintenir au pouvoir, Staline était sans doute prêt à fusiller même les morts. L'ordre qu'il donna alors d'exécuter Rakovsky aurait été — si le fait est un jour vérifié — l'ultime hommage rendu à ce dernier en même temps que la preuve finale qu'il appartient, pour l'Histoire et au premier rang, au camp des pionniers communistes de la lutte contre le stalinisme.

---

<sup>44</sup> Dans ses mémoires inédits conservés à la Houghton Library de Harvard, dans le cours du chapitre qu'elle consacre à Trotsky en 1933, Ruth Fischer dresse un tableau très vivant de la crise de confiance dans les milieux dirigeants du P.C. (b) et de l'IC, du courant général contre Staline, et cite le nom de Rakovsky comme celui qui revenait le plus souvent, dans les conversations de 1932-1933 parmi les noms de ceux dont on allait avoir besoin. Signalons que nous avons trouvé en 1983, dans ses papiers de la Houghton, un projet de Ruth Fischer concernant un livre sur Rakovsky très proche de ce que nous avons commencé en 1981 pour les Cahiers Léon Trotsky (81M37 bMSGer 204, 2627 et 2628).